watson montana 1948:int 8/03/10 15:38 Page 7

totem

larry watson

montana 1948

Traduit de l'américain
par Bertrand Péguillan

Gallmeister

Prologue

De l'été de mes douze ans, je garde les images les plus saisissantes et les plus tenaces de toute mon enfance, que le temps passant n'a pu chasser ni même estomper.

Une jeune femme sioux est étendue sur un lit dans notre maison. Elle a de la fièvre, elle délire et tousse si fort que j'ai peur qu'elle ne meure.

Mon père, agenouillé sur le plancher de la cuisine, supplie ma mère de l'aider. Par cette nuit d'été une vive lumière emplit la pièce. Les insectes volent autour des lampes et se confondent dans mon souvenir avec le ton plaintif de la voix de mon père, insistante, stridente, frénétique. Jamais je ne l'avais entendu parler sur ce ton-là.

Un air chaud traverse la cuisine où se tient ma mère. Les fenêtres sont grandes ouvertes ; le vent soulève les rideaux de dentelles. Ma mère s'est emparée du fusil Ithaca à douze coups de mon père. Comme elle est petite et frêle, elle a du mal à manier cet engin encombrant. Mais elle a suffisamment observé mon père et les autres hommes pour savoir où placer les cartouches, et elle bourre le chargeur. C'est l'opération la plus difficile. Une fois les cartouches enfoncées, n'importe quel imbécile est capable de tirer. C'est bien ce qu'elle compte faire.

Je me souviens aussi d'un bruit de verre brisé, d'une odeur de légumes gâtés… Ces instants, je les évoque dans l'ordre où ils se sont déroulés. Mais les événements qui sont à la source

watson montana 1948:int 8/03/10 15:38 Page 12

de ces instantanés, de ces sons, surgissent et s'entremêlent à une telle vitesse que toute notion chronologique me paraît faussée. Mieux vaut imaginer un écran de cinéma, divisé en cases et panneaux. Sur chacun d'eux se déroule une scène différente, de telle sorte que les actions se passent simultanément, qu'aucune d'elles n'échappe au temps, que rien n'advient ni avant ni après, mais tout pendant. C'est ainsi que ces images coexistent dans mon souvenir, comme dans les calendriers illustrés des Sioux où tous les événements de l'année figurent sur une seule peau de bison, ou comme dans une tapisserie dont tous les motifs sont tissés à même l'étoffe, chaque instant sur le même plan, l'été 1948…

C'était il y a quarante ans. Ma mère est morte il y a deux mois. Elle eut, comme on le dit, une belle mort. Elle venait de rentrer dans sa cuisine après avoir travaillé au jardin lorsqu'une crise cardiaque aussi soudaine qu'un éternuement la terrassa. La mort de mon père dix années plus tôt fut plus cruelle.

Longtemps un cancer l'avait miné jusqu'à ce qu'il ne puisse plus tenir droit face au vent. Quant à Marie Little Soldier, sa destinée coïncide trop avec cette histoire pour que je la révèle ici.

Une histoire qu'il revient à moi seul de conter. Peut-être n'en suis-je pas le dernier témoin encore en vie, peut-être se trouve-t-il d'autres personnes dans cette bourgade du Montana qui se souviennent de ces événements aussi bien que moi. Nul toutefois ne peut prétendre avoir connu ces trois êtres mieux que moi.

Ni les avoir autant aimés.

1

En 1948, mon père effectuait son second mandat comme shérif de Mercer County, dans le Montana. Nous habitions Bentrock, chef-lieu du comté et seule ville notable de la région. En 1948 elle comptait toutefois moins de deux mille habitants.

Mercer County se situe à l'extrémité du nord-est du Montana, et Bentrock à la limite de la frontière de l'État. Le Canada est à dix-neuf kilomètres à vol d'oiseau, quoique le poste frontière le plus proche soit à quarante-huit kilomètres, vers l'ouest, et le Dakota du Nord à seize kilomètres. En ce temps-là, tout comme aujourd'hui, Mercer County était à la fois une région d'agriculture et d'élevage, mais à quelques exceptions près, les exploitations n'étaient ni vastes ni prospères. Sur sa bordure au ponant, et empiétant sur deux autres comtés, s'étendait la réserve indienne de Fort Warren, terre la plus caillouteuse, la plus sablonneuse et la moins fertile de tout le coin. En 1948, les routes n'y étaient pas goudronnées, et les baraques plantées de-ci, de-là semblaient à la merci de la moindre bourrasque.

Tout le nord-est du Montana est un rude pays. Les terrains y sont secs et clairsemés ; le vent ne cesse d'y souffler. L'été, la chaleur peut y être écrasante et les orages d'une rare intensité. Les hivers sont réputés pour leurs violentes tempêtes et pour leurs brutales chutes de température. Dans

watson montana 1948:int 8/03/10 15:38 Page 14

la même année, on peut avoir quarante et un degrés en juillet et moins cinq en janvier. Que ceux d'entre vous qui s'imaginent le Montana plein de montagnes couvertes de neige me permettent de les détromper. Le comté de Mercer est, à l'ouest, plat comme un dessus de table tandis que, à l'est, les siècles de labeur de la Knife River ont modelé ravins et collines rocheuses. Les seuls arbres qui y poussent, à part quelques peupliers de Virginie le long de la rivière, ont été plantés par des fermiers ou des citadins. Et ils n'en ont guère planté. Sans la main de l'homme on n'y aurait rien trouvé de plus haut que les broussailles et l'herbe à bison.

La dureté de la terre, le balancement du vent et l'horizon d'un ciel étiré à l'infini expliquent la relative tranquillité qui régnait dans la région de Mercer. La vie y était simplement trop pénible, et tant de temps et d'énergie étaient consacrés à survivre, que ce fût pour soi, sa famille, son troupeau ou ses moissons, qu'il en restait bien peu pour faire les quatre cents coups ou semer l'agitation.

1948 marquait une ère nouvelle, bénie, paisible. L'exaltation de la fin de la guerre s'était évanouie mais en subsistait un sentiment de soulagement. La vie de tous les jours restait un don du ciel dont l'éclat n'était pas encore terni. Beaucoup d'hommes de la région avaient passé les dernières années sur le front. Mais pas mon père, réformé 4 F. À seize ans, il avait été si sévèrement blessé par une ruade de cheval que depuis il boitait et avait besoin d'une canne, sa jambe droite prenant la tangente, son genou tournant en dedans. Les soldats de retour ne demandaient qu'à travailler sur leurs fermes, à s'occuper de leurs élevages et à vivre tranquilles dans leurs familles. Le nombre de chasseurs avait même diminué.

Cet état des choses rendait la tâche de mon père relativement facile. Bien sûr, il arrêtait les inévitables alcooliques des fins de semaine, intervenait dans les querelles de clôture ou de bétail égaré, apaisait quelques disputes familiales et

watson montana 1948:int 8/03/10 15:38 Page 15

invitait les gamins de la ville à ne pas faire de tapage au Wood's Café, mais la fonction de shérif de Mercer County ne requérait ni beaucoup de force ni beaucoup de courage. Savoir conduire sur les routes de campagne souvent impraticables, été comme hiver, était nettement plus utile que d'être un bon boxeur ou tireur. L'une des obligations de mon père était de surveiller les bals du samedi soir, mais le simple fait qu'il y emmenait ma mère – et même moi, à l'occasion – montre bien que ces tâches – et donc son travail – étaient des plus tranquilles.

J'avoue qu'à l'époque, j'en étais déconcerté. Pourquoi cette promesse d'une vie riche en aventures, en dangers et en actes de bravoure que pouvait laisser espérer le métier de mon père tardait-elle tant à se concrétiser ? Quel que fût le nombre de champs de blé et de pâturages qui nous entouraient, nous étions malgré tout du Montana et mon père n'arborait même pas la panoplie du shérif de l'Ouest ! Il allait en chemise et cravate, comme la plupart des messieurs de la ville, mais au moins ces derniers exhibaient bottes et Stetson, alors que mon père portait des chaussures de ville et un feutre à larges bords. Il détenait un pistolet mais ne l'avait jamais sur lui, qu'il soit ou non en mission. Cela je le savais, pour ne cesser de le vérifier. Dès qu'il sortait de la maison, je me précipitais pour inspecter son armoire, particulièrement le tiroir du haut, du côté droit, et je constatais que, comme toujours, le pistolet s'y trouvait. À mon sens il ne détenait pas un pistolet digne d'un shérif. Il aurait dû posséder un colt .45 de l'Ouest, plaqué argent, une arme sûre, légendaire. Et au lieu de ça, mon père se contentait d'un petit pistolet automatique .32, d'origine italienne et pas plus grand que la paume de la main. Il ne l'avait même pas achetée, cette arme minable : il l'avait confisquée à l'un des premiers ivrognes qu'il avait arrêtés, puis gardée. En contrepartie il avait payé au gars un ticket de bus pour Billings, où celui-ci avait de la famille.

watson montana 1948:int 8/03/10 15:38 Page 16

L'arme en question était rayée et entaillée ; le canon portait une légère trace de rouille. Mon père avait remplacé les anciennes gardes de la crosse par deux rectangles prédécoupés en Masonite. À chaque fois que je tombais sur le pistolet, je constatais qu'il n'était pas chargé. Juste à côté traînait le chargeur bourré de cartouches trapues. Le pistolet de mon père flottait dans un étui à bouton pression en cuir épais et rigide destiné à un pistolet plus grand, ou même à un revolver. Comme il ressemblait davantage à un jouet que mes propres pistolets à amorce, style western, je ne fus jamais tenté de m'en amuser. Pourtant, je suis convaincu que j'aurais pu le conserver pendant des semaines sans qu'il vienne à lui manquer.

Naturellement vous vous demandez si mon père ne gardait pas son arme de fonction au bureau de police ? Si tel était le cas, je ne l'y ai jamais vue alors que j'en connaissais autant les recoins que ceux de la maison. On y trouvait, enfermé dans une armoire, un râtelier garni de fusils et d'armes automatiques ; deux paires de menottes entrecroisées pendaient au canon d'une Winchester 94 – mais de pistolets, aucun.

Nous vivions dans une maison en bois à deux étages peinte en blanc, située en face du tribunal, au sous-sol duquel étaient installés la prison et le bureau de mon père. Parfois, j'attendais qu'il ait relâché un prisonnier – la plupart du temps un ivrogne se remettant d'une cuite, coffré de manière à lui éviter de pires ennuis – ou qu'il ait fini d'afficher un avis de recherche pour pouvoir lui montrer mon carnet de notes ou lui demander une pièce afin d'aller au cinéma. Non, vraiment, s'il y avait eu là un revolver à six coups, un Stetson ou une paire de bottes de cow-boy que mon père pût porter en même temps que son insigne officiel, je l'aurais su. Il me faut cependant corriger ce que je viens de dire : en réalité, mon père n'a jamais arboré son insigne, il le mettait dans la poche de son manteau ou de son veston. J'ai toujours mis ça sur le compte de sa discrétion naturelle, et il en allait peut-être

watson montana 1948:int 8/03/10 15:38 Page 17

ainsi. Mais maintenant que cet insigne est en ma possession – ma mère me l'a envoyé après la mort de mon père – et que je l'ai épinglé sur un panneau d'affichage dans mon bureau, je me rends compte que son refus n'était pas une affaire de tempérament mais tenait à une raison pratique. Son insigne relevait plus du bouclier que de l'étoile, il pesait une tonne et l'épingle en était aussi épaisse que la mine d'un crayon. S'il l'avait porté, mon père aurait fait de sacrés trous dans ses costumes et ses chemises, de véritables boutonnières !

Si mon père ne correspondait pas à l'image idéale que je me faisais d'un shérif, son métier ne trouvait pas plus grâce aux yeux de ma mère. Elle aurait voulu qu'il soit avocat. Diplômé de l'université de droit du Dakota du Nord, membre du Barreau du Dakota du Nord et de celui du Montana, il en avait le titre. Ma mère était intimement persuadée que mon père et nous tous aurions été plus heureux s'il avait exercé cette profession et si nous n'avions pas vécu dans le Montana. Non pas à cause des dangers potentiels du métier de shérif, ni en raison de la meilleure situation financière qui en aurait résulté. Si elle souhaitait que mon père ait un autre travail et que nous déménagions c'était par conviction : seulement ainsi il deviendrait vraiment lui-même. Une conviction qui n'était pas sans fondement.

Né en 1910 dans le comté de Mercer, mon père avait grandi dans une vaste exploitation agricole aux environs de Bentrock. Au début des années vingt, il s'était retrouvé avec ses parents et son frère à Bentrock même, où mon grand-père devait entamer le premier de ses nombreux mandats en qualité de shérif. Mon grand-père n'en poursuivait pas moins l'exploitation du ranch. Il embauchait de la main-d'œuvre à cet effet et pouvait ainsi sans problème y retourner vivre tous

watson montana 1948:int 8/03/10 15:38 Page 18

les six ans. Le règlement stipulait en effet que le shérif de Mercer County ne pouvait exercer ses fonctions que pendant trois mandats consécutifs de deux ans. Quand au terme de ceux-ci mon grand-père quittait son poste, son adjoint, Len McAuley, le relayait. Après lui, mon grand-père reprenait le poste. Et ainsi de suite. De la sorte, ils s'assuraient de garder la charge de shérif. Pendant les périodes où il exerçait son mandat, mon grand-père installait sa famille dans un petit appartement au-dessus d'un bar dont il était propriétaire – comme de tout l'immeuble, d'ailleurs. Mon père m'a souvent répété combien il lui était difficile de quitter le ranch et ses grands espaces pour rejoindre ce minuscule appartement qui sentait la bière éventée et le cigare froid. Il passait chaque week-end et chaque été au ranch ; quand il devait retourner à l'appartement où son frère et lui dormaient sur des lits pliants, il avait envie de pleurer.

Alors que tous ceux que j'aurais pu interroger ont disparu, je me demande pourquoi mon grand-père avait tant voulu devenir shérif. Je garde le souvenir de quelqu'un qui désirait ardemment le pouvoir, l'éprouvait comme un besoin impérieux. D'esprit dominateur, il tirait sa force de l'autorité qu'il exerçait sur les autres. Pour lui, devenir le représentant de la loi s'inscrivait dans un parcours naturel : après la maîtrise de la terre et des animaux, la régence de la conduite des hommes et des femmes.

Quand mon grand-père décida de se retirer pour de bon et de retourner dans son ranch, il trouva tout de même le moyen de maintenir son influence sur le pays : il s'arrangea pour que ses attributions reviennent à mon père. Bien sûr le shérif était élu. Mais la popularité et l'ascendant de mon grand-père étaient tels – aussi bien que le prestige du nom Hayden –, qu'il lui suffit alors de dire, comme il l'avait fait auparavant pour son adjoint, "je veux que mon fils me succède" pour qu'il en fût ainsi.